

MAUD TABACHNIK

LES

CERCLES

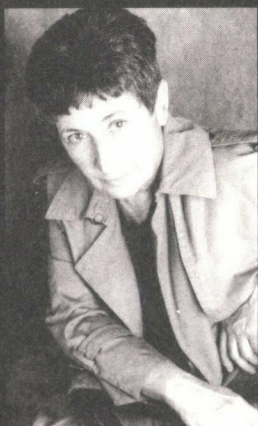
DE

L'ENFER

Flammarion

Extrait de la publication

MAUD TABACHNIK



© Frédérick Morellec / Flammarion

Maud Tabachnik est
écrivain.

Elle a notamment publié
Le Festin de l'araignée,
L'Étoile du temple
et *Gémeaux*.

Une cascade d'attentats meurtriers secoue les capitales occidentales. La panique gagne les populations. Services de renseignements, autorités politiques et militaires semblent frappés d'impuissance. Nul ne comprend d'où viennent les coups, qui les dirige, quel est le but recherché.

Après un bref flottement, l'Occident se ressaisit. Dans chaque pays des cellules de crise siègent sans interruption. Les dignitaires du contre-espionnage se mobilisent et découvrent que les attaques obéissent à un plan minutieux de déstabilisation de la planète. Le terrorisme international s'est fédéré autour d'une figure mystérieuse qui a décrété la mort des grandes démocraties.

Frappées de plein fouet, les nations vacillent... Mais des agents de Paris, Londres, Tel Aviv et Washington relèvent le défi. Enquête et reconquête s'enchaînent alors sur un rythme haletant. Tous les coups sont permis, toutes les trahisons, toutes les violences.

Maud Tabachnik, qui se place parmi les valeurs sûres du polar français, signe, avec *Les Cercles de l'enfer*, un thriller spectaculaire. Aventure et suspense sont au rendez-vous. Attention danger : le délire mystico-politique est contagieux.



FF7568-98-V

Couverture :

Illustration Valérie Gautier

120,00FF

Flammarion
Extrait de la publication

LES CERCLES DE L'ENFER

DU MÊME AUTEUR

- La Vie à fleur de terre*, Denoël, 1990
Un été pourri, Viviane Hamy, 1994
La Mort quelque part, Viviane Hamy, 1995
Le Festin de l'Araignée, Viviane Hamy, 1996
L'Étoile du Temple, Viviane Hamy, 1997
Fin de parcours, Viviane Hamy, 1997
Gémeaux, Viviane Hamy, 1998

MAUD TABACHNIK

**LES CERCLES
DE L'ENFER**

Flammarion

Les Cercles de l'enfer est une nouvelle édition, entièrement réécrite et profondément remaniée de l'ouvrage publié en 1996 (Presses du Temps), intitulé *À l'horizon, les ténèbres*.

J'éprouvais une affection particulière pour ce texte, dont la première version m'avait laissée insatisfaite et dont la vie en librairie – pour des raisons techniques – avait été plus qu'éphémère. De là sa parution aujourd'hui, sous cette forme et avec ce titre.

M.T.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1998

ISBN 9782081301962

Golfe du Mexique, 3 avril

Le vol U 8485 qui relie Miami à Mexico survole le légendaire triangle des Bermudes. Le 737 transporte cent quatre-vingt-cinq passagers et membres d'équipage. Grâce à un groupe de joyeux congressistes l'ambiance est à la fête.

Peu après le décollage, un homme barbu, vêtu d'une djellaba verte, couleur de la sainteté musulmane, a déplié un tapis de prière dans la travée et, indifférent à l'amusement général, s'est prosterné pour prier.

Lorsque Pamela MacNail, l'hôtesse chef de cabine, lui a demandé de regagner sa place pour respecter les consignes de sécurité, il s'est mis à psalmodier des sourates du Coran en égrenant son chapelet.

Tate, la nouvelle hôtesse, rejoint Pamela à l'office.

— Qu'est-ce que c'est que ce dingue ? demande-t-elle en pouffant.

— Les statistiques disent qu'on risque de tomber sur un problème un vol sur cinq, voilà le nôtre. Mais il n'a pas l'air dangereux. Tu veux bien porter ce verre à la petite au siège 23 ?

Tate se dirige vers l'enfant.

— Tiens, ma chérie, un jus d'orange de Floride !

La maman remercie l'hôtesse.

— Dis, c'est vrai qu'on peut disparaître dans le triangle des Bermudes ? demande la petite fille à Tate.

— Jamais quand il y a à bord une demoiselle aussi mignonne que toi, répond en passant Pamela.

Elle dépasse le hadj toujours en prière et frissonne devant son

expression extatique. Il reste trente minutes à l'équipage avant la distribution des plateaux-repas.

Pamela est fatiguée de voler. Elle n'a plus qu'une envie : prendre du service à terre et élever sa petite Sharon. Elle n'a pas oublié le père de l'enfant, Nelson, le trop beau prof d'université. Mais elle fera sans, et un jour, elle retrouvera un Nelson, ou un autre. Elle soupire. Plus qu'une semaine, et adieu ces saletés d'avions.

Elle regagne l'office pour préparer les boissons chaudes. Tate la rejoint.

— J'ai les jambes qui pèsent une tonne, aujourd'hui.

— C'est la chaleur. Je vais demander qu'on ouvre les fenêtres.

Les jeunes femmes rient de bon cœur quand leur attention est attirée par le passager en djellaba. Il s'est levé et tournoie à la façon d'un derviche au milieu des passagers.

— Oh, zut ! il va nous enquiquiner encore longtemps celui-là ? ronchonne Pamela en se dirigeant vers lui d'un pas décidé au moment où il brandit au-dessus de sa tête une sorte de cylindre noir.

— Eh ! monsieur...

Ce seront ses derniers mots.

Le hadj a jeté son cylindre contre la paroi du 737 qui s'éparpille dans une gerbe de lumière.

Paris, 5 avril

Dix-huit heures, Orléans-Clignancourt, ligne 4 du métro parisien.

On se pousse, on s'écrase, on s'entasse avant que les portes ne se referment sur un pan de veste ou un coude. Cette ligne a le privilège de desservir trois gares.

Un jeune homme monte à Saint-Michel.

« Encore un Arabe », décrète une grosse dame parce qu'il lui a marché sur le pied.

Il se colle contre la porte. Il est grand et son regard flotte au-dessus des têtes. Un homme coincé contre le ventre d'une femme enceinte trouve qu'il a une sale gueule et vérifie ses poches.

Le métro quitte la station Strasbourg-Saint-Denis. L'homme méfiant somnole. Son œil est soudain attiré : le type près de la porte lève le bras et balance un objet au-dessus des têtes.

La rame 805, qui entamait une longue courbe, se soulève et explose.

Le conducteur du train 402 B, qui suit à une minute trente, voit foncer à sa rencontre une boule de feu qui dévore le tunnel. Il lève les bras dans un geste de protection.

Le 402 B s'encastre dans le 805.

Le capitaine Robert de la caserne Château-d'Eau arrive le premier sur les lieux avec sa brigade. Ils sont bloqués dans l'escalier par la foule hystérique qui reflue. Ils persévèrent et s'enfoncent vers l'enfer.

Place Beauvau, le ministre de l'Intérieur suit sur un écran une

manifestation de postiers FO et CGT place de l'Opéra. La sonnerie du téléphone d'urgence retentit.

— Allô ?

— Monsieur le ministre ?

— Oui...

— Allô, monsieur le ministre... ?

— Oui, qui parle ? demande le super-flic d'une voix irritée.

— C'est le général Lambert, monsieur le ministre, des Sapeurs-Pompiers...

— Oui, général... ?

— Un terrible accident dans le métro, reprend Lambert d'une voix haletante. Terrible, monsieur... énormément de victimes...

— Quoi ?

Un second appareil grelotte. Il décroche.

— Allô ?

— Monsieur le ministre ? ici Darault... Mes services viennent de me faire part d'une catastrophe dans le métro parisien.

— Quel genre de catastrophe, monsieur le préfet ? demande le ministre qui sent sa nuque se hérissier d'appréhension.

— Deux trains sont entrés en collision sous un tunnel. Il faut prévenir Matignon et ouvrir une cellule de crise. Il y a beaucoup de dégâts.

Un combiné dans chaque main, le ministre écoute les deux hommes lui faire part de ce qui apparaît déjà comme la catastrophe civile du siècle.

La porte de son bureau s'ouvre devant son chef de cabinet, Madrale, et son conseiller, Borland.

— Tu as entendu ? s'exclame le premier en se précipitant vers le ministre.

— On vient de me prévenir, répond celui-ci d'une voix blanche. Que s'est-il passé ?

— Vous n'imaginez pas ! intervient Borland. Deux trains bondés qui se rentrent dedans à pleine vitesse sous le tunnel à Strasbourg-Saint-Denis !

Hébété, le ministre contemple les voyants des téléphones qui s'allument les uns après les autres sur son bureau.

— Nom de Dieu..., murmure-t-il. Nom de Dieu, j'avais bien besoin de ça ! On y va !

Suivi de ses deux collaborateurs, il s'engouffre dans sa voiture qui l'attend dans la cour.

— Vite, grouillez, Pierre, Strasbourg-Saint-Denis !

Le véhicule sort en trombe du bâtiment et, précédé de deux motards sirènes hurlantes, enfile la rue Saint-Honoré.

— Il faut prévenir le président, le faire revenir, dit le ministre, écrasé sur la banquette.

— Ça ne le changera pas d'ambiance, il est en Corse, remarque Madrale.

Place de l'Opéra, ils sont bloqués par la manifestation des postiers qui se disloque à peine.

— Putain, avancez, nom de Dieu ! vocifère le ministre à son chauffeur.

Flegmatique, celui-ci enclenche sa sirène et monte sur le trottoir.

— Il est cinglé, balbutie Borland, recroquevillé contre la portière.

La France, sous le choc, enterre les cent quatre-vingts victimes de la catastrophe en présence des plus hautes autorités de l'État.

L'enquête diligentée évoque d'abord la possibilité d'une défaillance, humaine ou mécanique, jusqu'à ce que l'on retrouve les restes d'un cylindre en titane auquel est fixé un système de mise à feu.

Tel-Aviv, 6 avril

Le lieutenant Yoël Katzir a le visage parsemé de taches de rousseur assorties à la brosse de ses cheveux.

Quand il aura terminé sa troisième année de service militaire, il s'occupera des devises étrangères à la banque Leumi et se mettra sûrement en ménage avec Lona. Pour l'instant, il regarde le camion de légumes de Rachid Ben Nuda arriver au poste de contrôle.

Les deux hommes se connaissent bien. Le lieutenant fait cependant signe au camion de stopper. Il monte sur le marchepied.

— *Shalom*, Rachid.

— *Salam*, Yoël.

— Qu'est-ce que tu transportes aujourd'hui, vieux brigand ? Et tu as une passagère ?

— Ma nièce. Elle arrive d'Égypte et reste quelque temps avec nous. Tu veux voir ses papiers, lieutenant ?

La jeune femme lance un regard appuyé au soldat qui la trouve à son goût.

— Invite-moi plutôt à prendre le thé chez toi.

Rachid éclate de rire.

— Apporte le sucre, on t'attend ce soir !

— D'accord, à ce soir.

— *Inch Allah !*

Rachid salue du bras et démarre vers les faubourgs de Tel-Aviv.

Son bordereau de livraison mentionne l'adresse d'un supermarché de Jaffa. Il bifurque à Dizzengof et prend par le bord de mer, pourtant interdit aux camions le samedi.

Les Telaviviens ont décidé de profiter du beau temps pour aller se baigner. La promenade et la plage sont noires de monde. Un embouteillage se forme devant le camion de Rachid. Un *shirout*¹ bloque la circulation. Le conducteur d'un bus l'agonise d'injures. Tout le monde s'en mêle.

Un groupe de jeunes écoliers encadrés par deux moniteurs quitte la plage. Rachid pousse sa passagère du coude. Elle regarde les enfants et acquiesce.

— Vas-y, dit-elle en se retournant et en saisissant un concombre qui paraît anormalement lourd.

Rachid embraye brutalement, emboutit l'arrière du shirout, tandis que sa compagne projette de toutes ses forces le légume au milieu des enfants.

Tout s'enchaîne dans la même séquence. Les corps des enfants déchiquetés, les voitures qui prennent feu, les hurlements.

Le sergent Cohen s'approche du lieutenant Katzir.

— On t'appelle du QG, Yoël.

Yoël prend le téléphone de campagne.

— *Ken*² ?

— Lieutenant Katzir, colonel Shouflikir.

— Salut, Arié, comment tu vas ?

— Mal, lieutenant, très mal. Tu as vu ce matin le camion de Rachid Ben Nuda ?

— Oui...

— Tu n'as rien remarqué ?

— Non...

— C'est dommage. Ben Nuda a lancé il y a une heure son camion et une bombe sur la promenade de la plage. Il y a vingt-huit morts, dont vingt enfants, et une trentaine de blessés.

Yoël Katzir sera le trente-deuxième mort de cette tragédie.

À sa demande, il a été affecté peu après le massacre à un poste exposé à la frontière israélo-libanaise.

Un matin, deux Palestiniens viennent faire viser leur permis de circuler. Pendant que le caporal tamponne les papiers, un des

1. Taxi collectif.

2. « Oui ».

Palestiniens tente de jeter une grenade contre des appelés qui bavardent dans le poste.

Yoël se précipite et bloque l'engin entre son corps et celui de l'agresseur.

On enterre ensemble les morceaux de l'Israélien et du Palestinien.

Manchester, Grande-Bretagne, 6 avril

Manchester la besogneuse s'offre un week-end de délire. Elle reçoit Liverpool en finale de la coupe d'Angleterre de football.

Les deux cités sont rivales depuis toujours. Le chauvinisme de chacune atteint des sommets.

Par prudence, les pubs ont été fermés en fin de matinée. Le match est prévu pour seize heures, mais dès midi, la foule assiège les guichets.

À l'ouverture des portes, les spectateurs se précipitent. Par précaution, on a séparé les supporters des deux villes. Malgré tout, injures et canettes de bière ne tardent pas à voler.

À seize heures trente, dans une ambiance surchauffée, les deux équipes sortent des vestiaires.

Les policiers postés au bout de chaque rangée de sièges caressent nerveusement leur matraque.

Le maire de Manchester salue le capitaine de l'équipe rivale pendant que la fanfare entame les hymnes. On joue le toast, gagné par Manchester, et la partie commence.

À la mi-temps, Liverpool mène par deux buts à un et l'équipe locale joue à dix après l'expulsion pour brutalité de son meilleur buteur, M'Gaye.

Les juniors nettoient la pelouse que les hautes grilles ne protègent pas complètement. Des fusées sont lancées par les supporters des deux équipes dans une atmosphère qui se tend dès que les joueurs reviennent sur le terrain.

Au milieu de cette folie, personne ne remarque un homme coiffé d'un turban vert qui, depuis les gradins, balance vers la pelouse un cylindre noir qui s'écrase au milieu des joueurs.

Le lendemain, le *Manchester Guardian* sort une édition spéciale où la une est encadrée de noir. Le *Liverpool Tribune* l'imité. Certains journaux titrent : *La plus grande tragédie qui ait frappé l'Angleterre depuis le Blitz.*

Huit joueurs sont morts et six autres ont été blessés ainsi que l'arbitre. Treize personnes ont été écrasées contre les grilles dans la panique qui a suivi, et on a relevé une cinquantaine de blessés.

L'archevêque de Canterbury fait dire une messe solennelle à l'abbaye de Westminster à laquelle assistent les membres de la famille royale, le gouvernement au grand complet, les ministres des différents cultes et plusieurs ambassadeurs étrangers.

L'Europe, pas encore remise de la catastrophe du métro parisien, est sonnée.

New York, 13 avril

Michaël Ferrari repousse d'une main le dossier qu'il lit et crache son chewing-gum dans le cendrier. C'est le dixième de la journée, et ça ne remplace pas, et de loin, la volupté d'une bouffée de cigarette.

Il se lève et va regarder la rue noyée d'une brume qui estompe les silhouettes au travers de la vitre poussiéreuse de son bureau, situé au quatrième étage de l'immeuble du 11^e Princt, sur la 7^e Avenue.

En une semaine la température est passée de - 3 à + 25°. Les joggers cavalent avec des masques de chirurgien sur le nez.

Il s'étire, enfile sa veste, et quitte son bureau.

Billy, le plus ancien des flics du commissariat, affalé sur sa chaise (par mesure d'économie la mairie n'a pas remplacé la climatisation trépassée l'été précédent), lui tapote l'estomac au passage.

— Alors, patron, ça fond ?

Ferrari grimace en haussant les épaules et gagne l'ascenseur.

Il a décidé d'arrêter de fumer depuis deux mois et a pris sept kilos, ce qui l'a obligé à se mettre au régime.

Depuis, ses hommes ont adopté un profil bas. Sauf Billy.

Ferrari est capitaine d'une unité spéciale antiterroriste créée après l'attentat d'Oklahoma. Il est aussi correspondant de la CIA et jouit au sein de sa hiérarchie d'une solide réputation de cinglé et de chieur.

Il débarque sur le trottoir et hume l'odeur de pourriture chaude

qu'exhale une batterie de poubelles pas encore vidées à sept heures du soir.

Il se met en route vers la 23^e où, chez Nardo, il sait trouver le meilleur jambon de San Daniele de la Grosse Pomme.

Tout en marchant, il se remémore l'entrevue qu'il a eue le matin, en présence de son supérieur, Higgins, chef de la police new-yorkaise, avec l'adjoint au maire.

Ce dernier l'a accueilli avec cordialité, mais l'Italo-Américain a senti immédiatement la tension chez les deux hommes.

Il a enfoui sa grande carcasse dans un fauteuil et attendu.

— Cigarette ? a proposé l'adjoint.

— Merci, je ne fume plus.

— Bravo ! a répliqué l'autre en allumant une Winston dont Ferrari a humé le parfum, comme un terrier une truffe. Higgins a sorti une Marlboro.

— Vous avez entendu parler de la disparition de l'avion de la TWA au large de Miami ? a attaqué l'adjoint.

— Le triangle maudit ?

— Le triangle n'y est pour rien. Il y a eu une explosion à bord.

— Accident ?

— Attentat.

— Quelqu'un a revendiqué ?

— Personne.

— Alors ?

— Nous avons de bonnes raisons de croire que cette explosion peut être reliée aux attentats commis ces derniers temps en France, en Grande-Bretagne et en Israël.

— Pourquoi ?

— Le commandant de bord avait été prévenu par son chef de cabine qu'un passager, portant la robe verte des musulmans hadjis, semait la perturbation.

— Pourquoi ?

— Il priait à haute voix.

— Un clairvoyant.

Ferrari s'était gratté la joue.

— Bon, qu'est-ce que je dois faire ? Miami, c'est pas ici.

— Washington pense que la communauté arabe de notre ville peut nous renseigner. Harvey Benson aimerait que vous vous occupiez de l'enquête.

— On me décharge des autres affaires ?

Ferrari en train de réviser le discours qu'il va prononcer et qui, nerveux, lance de fréquents coups d'œil aux trois sièges vides du premier rang.

Le maire choisit d'attendre la fin de la cérémonie pour annoncer à son nouveau chef de la police que sa famille vient d'être anéantie dans un accident de la circulation.

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en avril 1998

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 1998
N° d'édition : FF756801 – N° d'impression : 42489